

XYZ. La revue de la nouvelle

Le sentier

Christian Bergeron



Numéro 123, automne 2015

Récompenses : onze nouvelles sur le podium

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78479ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, C. (2015). Le sentier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (123), 31–34.

Le sentier

Christian Bergeron

AU LOIN, à travers les troncs et les branches noircis par la nuit, je perçois la brève lueur du feu. Des éclats de lumière s'échappent du fouillis sombre et volent un moment dans l'air lourd de la forêt. Puis, papillons invisibles, des fragments de voix traversent l'espace et viennent me frôler.

Ils sont tous là-bas. Pour eux, c'est fini.

Je fais quelques pas hésitants sur le sentier de terre. La forêt m'entoure, gonflée de sons, de noirceur. Elle n'est plus qu'un immense bloc d'ombre sans fin. Je n'ai comme repères que ces lointains reflets lumineux, et qu'une trouée dans les frondaisons où je vois la tache grise d'un ciel sans étoiles.

Je dormais bien, pourtant, il y a peu. Mais Claude, l'un des moniteurs, est venu me réveiller dans la tente. « C'est l'heure », a-t-il simplement dit. Je comprenais ce que ça signifiait. Les anciens du camp avaient glissé quelques indices, et nous savions qu'une épreuve s'en venait. Claude m'a attendu hors de la tente pendant que je m'habillais. Quand je suis sorti, il m'a fait signe de le suivre, et m'a guidé sans un mot jusqu'au point de départ du parcours, jusqu'à la grande nuit.

Dans l'obscurité à laquelle mes yeux peinaient à s'habituer, je n'ai d'abord perçu que le bruit de nos pas sur le sol caillouteux et la respiration sifflante de Claude. J'entendais mon cœur battre. Ensuite seulement, je suis parvenu à deviner les tiges longues que les plantes dressaient devant nous et qu'il nous fallait écarter pour passer. Autour de moi, des bruits naissaient. De petites choses grouillaient, libérées du regard du jour. Nous avons marché de longues minutes. Je sentais des branches se frotter sur moi et j'avais l'impression que la nuit avait sorti ses ongles. Alors, Claude s'est arrêté et m'a pris par l'épaule. Pointant la lueur lointaine, il m'a dit que je devais m'y rendre pour être admis chez les « anciens ». C'était tout. Il s'en est retourné vers le camp et j'ai regardé sa lourde silhouette se fondre dans la nuit.

Il me faut traverser la forêt jusqu'au feu. Atteindre ce pâle soleil dont un éclat fend parfois la noirceur. Je dois rejoindre les autres, mais je reste là, figé, le regard plongé dans les ténèbres.

Et soudain la nuit me ramène ailleurs, au souvenir de ma tante Hélène, de ses yeux noirs et brillants, ce jour où je l'ai vue se dévêtir par la porte de sa chambre qu'elle avait mal fermée.

Nous étions chez elle, chez mes grands-parents. Pour me rendre à la cuisine, je devais emprunter le couloir sombre au plancher recouvert de moquette et passer devant cette vieille porte noircie. Dans la chambre obscure, j'ai perçu un mouvement. Je me suis arrêté. C'était elle, ma tante que je connais depuis toujours, à peine plus âgée que moi. J'ai cessé de respirer, saisi comme l'animal qui pressent le danger. Ou alors comme celui qui a repéré sa proie et se place aux aguets. J'observais. Elle ne pouvait pas me voir : elle était en train d'enlever son chandail en le passant par-dessus sa tête.

Lentement, ma tante tirait sur le tricot serré. Elle l'avait encore au bout de ses bras lorsqu'a jailli une étincelle d'électricité statique. Puis, ses cheveux noirs sont apparus, en désordre, retombant doucement sur ses épaules et cachant son visage. Son torse mince avait la souplesse d'une vague. J'y découvrais ses seins à la forme arrondie comme s'il s'agissait d'une couleur inconnue, mystérieuse. Elle a ensuite laissé tomber le chandail sur son lit, et c'est alors seulement qu'elle a tourné vers moi un regard surpris. Après un instant d'hésitation, elle m'a souri en fermant doucement la porte tandis que je reculais, oubliant la cuisine et ce que j'allais y faire. J'ai cependant porté la main sur le devant de mon pantalon, qu'une étonnante raideur avait rendu serré.

Je demeure immobile sur le sentier qui se perd dans la nuit. Quelque chose m'empêche d'avancer, une crainte à laquelle je m'agrippe, qui m'habite depuis trop longtemps. Je sais bien, ce n'est pas grand-chose, cette distance à franchir.

32 Je pourrais traverser la forêt en courant, pour atteindre au

plus vite le cercle des rires étouffés. Pour rejoindre tous ceux qui ont franchi l'épreuve...

Un coup de vent secoue la forêt.

Je les connais bien, ceux-là. Le jour, nous nous baignons ensemble au lac, nous arpentons la forêt pour jouer, pour nous battre. Puis nos épaules se touchent le soir, quand, assis autour du feu, nous chantons ou contons des histoires. Nous dormons dans la même tente, où s'empilent nos affaires et s'emmêlent nos odeurs. Au fil des jours passés au camp, cette tente est devenue un refuge en dehors de l'espace et du temps, un théâtre de folies et de peurs qui nous a rapprochés. Mais après quelques nuits sous la toile, nous avons aussi réalisé que tout ça sera bref. Bientôt, seuls les trous de piquets dans la terre spongieuse rappelleront notre passage. La forêt ne gardera aucun souvenir de notre présence ; nos cris et nos rires, vite dissous dans l'air, se déposeront pour disparaître entre les feuilles de l'an dernier aplaties dans l'humus.

Nous partageons la même tente, et pourtant quelque chose nous sépare.

J'entends des feuilles bruissier derrière moi. Puis la respiration sifflante de Claude. Je comprends qu'il est resté là tout ce temps, juste après le tournant du sentier, à m'épier de derrière le feuillage. Il attend encore un moment, pour voir si je vais me décider à marcher, puis s'approche de moi. Alors seulement j'avance un peu sur le sentier, mais c'est plutôt pour m'éloigner de lui que pour m'approcher du feu. Je regarde à gauche, à droite, en haut, comme si je pouvais trouver un signe qui me dirait quelle conduite adopter. Ou alors, entre deux troncs, trouver un passage pour ailleurs.

Mon cœur bat plus vite. Je tends la main devant moi, comme si j'espérais toucher la paroi qui me retient, mais mes doigts se referment sur le vide et, penchant la tête, je porte mon poing à mes lèvres. Au loin, je perçois un éclat de lumière vagabond, mais plus aucun son ne traverse la nuit.

Je recule un peu. Il fait froid. Des bruits étranges planent autour de moi et me repoussent, craquements, chuintements, 33

sifflements. Alors je me retourne et je commence à marcher vers le campement.

Lorsque je passe devant Claude, il m'interroge du regard, mais je hoche la tête et il m'emboîte le pas en silence, marchant à mes côtés. Le long du chemin qui mène à la tente, je sens par moments qu'il tourne la tête vers moi. Mais je continue de regarder par terre. Je ne veux pas m'enfarger dans une racine.

Nous arrivons près de la tente. Claude cherche de nouveau mon regard, mais je baisse les yeux et j'entre. Après un moment, je l'entends s'éloigner.

La tente est vide et silencieuse. J'enlève mes vêtements et, grelottant, je me glisse dans mon sac de couchage. Je regarde le plafond alourdi par la nuit. Je pense aux autres. Peut-être qu'ils apprécieront mieux leur exploit en sachant que tout le monde n'y parvient pas ?

À travers la paroi, il me semble de nouveau percevoir quelques rires lointains.

Je me recroqueville dans mon sac, la tête à l'intérieur. Je veux m'oublier dans cette nuit portative, dans cette noirceur intime qui me colle au corps.

Je suis resté dans le monde d'avant.